

CHRONIQUE DE LA VIOLENCE ORDINAIRE

Patrice HEEMS

Classe d'adaptation

Ecole P. & M. Curie, Fresnes-sur-Escaut

Mon premier est gros, très gros, trop gros. Obèse. 65 kilos à 6 ans. Il n'arrive pas à se lever, il n'arrive pas à rester debout. Il est mal dans sa peau, mal dans son corps. Il a de l'asthme, bien sûr. Ses parents l'aiment beaucoup. La preuve, c'est que son papa vient tous les jours à la récréation lui apporter un sachet rempli de bonbons ou de chips ou de chocolat. Etouffé d'amour.

L'infirmier scolaire m'a dit que je devrais en parler aux parents parce que c'est inquiétant. Sans blague ?

Mon premier est bizarre. Il chante tout seul. Alors je lui demande d'arrêter parce que cela fait rire les autres et parce que cela ne se fait pas à l'école. Et mon premier me répond : « Présent ! ».

Ma seconde est petite, toute petite, minuscule. Elle a les cheveux blond filasse et des yeux bleus rieurs derrière des lunettes grandes comme des phares de voiture. Et un sourire... Grand comme un sourire d'enfant heureux.

Elle tousse.

Mucoviscidose.

Saleté...

Ma troisième tourne inlassablement le bas de son gilet dans ses doigts en gardant les yeux toujours baissés. Régulièrement elle se gratte frénétiquement la tête, à cause des poux. L'an dernier, elle dessinait des dessins bizarres qui racontent des histoires qui font mal. Des dessins avec des vieux messieurs et des petites filles. Autour d'elle, si fragile, cela a provoqué un vrai tremblement de terre. Depuis, elle ne dessine plus du tout.

Ma troisième ressemble à une poupée cassée.

Mon quatrième habite dans une caravane. Le samedi, il va aider son papa à vendre des couettes. Il habite dans une caravane parce que *les monsieurs ils ontaiant pris la maison*. Il n'aime pas parce que quand papa et maman regardent le film d'horreur le soir, il fait des cauchemars. Mais bientôt, ils vont avoir une nouvelle maison et mon quatrième aura sa chambre avec un lit pour lui tout seul. Même que papa a promis qu'on mettrait la vieille télé dans sa chambre. Les films qu'il regardera tard dans la nuit ne lui feront plus peur.

Ma cinquième n'est jamais là. Dix-sept absences en moins d'un mois. Maman a oublié de se lever. Maman oublie aussi de la laver. Alors, quand ma cinquième vient à l'école, ça sent un peu le pipi dans la classe.

Ma sixième parle du nez. Maman n'a pas le temps de la conduire chez la « fotonhisse ».

Mon septième ne comprend pas bien. Il sait compter jusque deux, articule mal, n'arrive pas à tracer un rond ni à répéter après moi « Savez-vous planter des choux ? » Il s'ennuie à l'école. Tous les matins, il finit sa nuit sur le canapé de la classe. Pas facile de s'intéresser à l'école quand on a 6 ans et qu'on se couche tous les soirs après minuit.

Mon huitième aussi s'ennuie. Alors, pour s'occuper, il cogne. Dès que je me retourne, il frappe de toutes ses forces tous ceux qui passent à sa portée. On a fini par l'isoler pendant les récréations. Je n'ose pas trop en parler à son papa parce que celui-ci a une très grosse ceinture qui ne règle pas vraiment le problème.

Ma neuvième ne parle pas. Jamais. C'est fou comme le silence peut faire peur.

Ma dixième parle tout le temps, surtout quand ce n'est pas son tour. Et surtout de choses qui n'ont rien à voir avec l'école. De son papa qui est parti habiter ailleurs et qu'elle ne voit plus jamais : *Je le manque, tu sais Monsieur !* Ou bien de son chien. ou bien de maman qui a fait des crêpes au fromage hier soir... Il y a tellement de choses plus importantes que l'école.

Mon tout c'est ma classe.

La classe d'adaptation. Adaptation à quoi, je continue de me le demander. Est-ce que ce sont mes élèves qui sont inadaptés ou est-ce que c'est l'école qui n'est pas adaptée à mes élèves ? Vaste question.

J'ai bien l'impression que le seul qui soit bien obligé de s'adapter dans tout cela, c'est moi.

En fait, si je crois nécessaire de parler de ma classe dans un numéro intitulé « violences culturelles », c'est bien à cause de cela. Parce que je suis constamment obligé de m'adapter.

L'école est violente. Il faut l'admettre. On peut (on doit) le regretter, on peut penser que c'est inévitable et réfléchir aux moyens de limiter cette violence. Mais cette violence on l'imagine avant tout envers l'élève. Parce que l'école est un énorme laminoir, une machine à formater qui impose son langage, sa culture, ses rites, ses passages obligés que sont les examens, le programme, les diplômes. Parce que l'école est un vase clos avec sa propre loi qui n'est pas celle de l'extérieur, celle de la vraie vie, et qu'on oblige les élèves à s'y plier ou à disparaître dans les limbes de l'enseignement spécialisé ou des filières professionnelles. L'école est violente parce qu'elle est censée s'adresser à tous et qu'elle ne fonctionne que pour une élite.

Sauf que...

Sauf que dans ma classe ce n'est pas pareil.

On a voulu mettre ensemble tous les enfants un peu bancals de l'école. On appelle cela une Clad fermée. Fermée, cela dit bien ce que cela veut dire. On prend dix enfants qui ne font pas très bien dans le décor, on les met dans une pièce à l'écart et surtout **on ferme la porte !** Cachez-moi donc ces mauvais élèves que je ne saurais voir !

Et puis on met avec eux un instit. Spécialisé si possible ; c'est-à-dire volontaire.

Pourquoi faire, on ne sait pas très bien...

Pour qu'ils s'adaptent. Pour qu'il les adapte. Sinon ils iront en CLIS, s'il y a de la place. Ou dans le CP faible, puis le CE1 faible, puis plus tard la sixième de consolidation, la quatrième passerelle, la troisième Z, le CAP de chaudronnerie, l'ANPE et le RMI. On trouvera bien toujours un sigle pour les ranger.

Alors moi, tous les matins je me retrouve face à eux. Après avoir beaucoup insisté, j'ai réussi à les faire accepter l'après-midi au sein d'un « CP ordinaire » de l'école¹. Je peux alors faire avec des enfants en difficulté passagère ce pour quoi j'ai reçu une formation spécialisée. L'après-midi je m'essaye à la pédagogie. Ça me change un peu.

Parce que le matin je ne sais pas. On m'a déjà posé la question : « Qu'est-ce que tu fais avec tes élèves de Clad ? ». Je ne sais pas. « Je tiens le coup » me paraît être la moins mauvaise réponse possible.

Je me suis fait un jour cette réflexion : dans la classe, la minorité c'est moi.

Normalement, dans une classe, il y des bons et des moins bons élèves. Et qu'est-ce qu'un bon élève après tout ? C'est quelqu'un qui rentre dans le moule. C'est un élève qui est dans le camp de l'instit ou du prof. C'est quelqu'un qui comprend

1. J'en profite ici pour remercier une fois de plus le collègue qui a pris le risque d'associer ainsi mes élèves aux siens pour l'enseignement des « matières d'éveil ». Etant donné la réputation relativement déplorable des élèves de Clad, je trouve cela courageux. Par ailleurs cela se passe plutôt bien dans l'ensemble.

ce qu'il lui dit, qui parle la même langue que lui, qui a les mêmes attentes vis à vis de l'école, les mêmes objectifs. C'est un enfant ou un adolescent qui a compris que pour se faire une place dans la société, avoir un travail et un niveau de vie décent, il faut d'abord avoir été reconnu par l'institution scolaire. Même s'il n'y en a qu'un dans la classe, pour le prof, le bon élève c'est un allié. Le bon élève c'est le symbole de la réussite du prof, la preuve qu'il a raison d'exercer ce métier et surtout de l'exercer comme il le fait.

Moi, dans ma classe, je n'ai pas d'allié. Oh, bien sûr, je les aime bien, mes mômes. Et eux aussi m'aiment bien.

On s'aime bien...

Mais on ne se comprend pas vraiment.

Ou plutôt je ne comprends pas leur univers.

Parfois je me sens révolté. Contre la crasse et les poux, les ongles noirs et les dents cariées. Contre les papas et les mamans qui ne sont même pas fichus d'offrir à leurs gosses un minimum d'heures de sommeil et une alimentation correcte. Contre l'incohérence des priorités : on achète une nouvelle « Sega » à des enfants qui ont des chaussures trop petites. Contre le manque d'énergie, la passivité, le défaitisme apparemment déjà si bien installés chez des enfants de même pas six ans.

Souvent je cherche à comprendre, à lutter contre la tentation trop facile de condamner en bloc. Condamner ces parents qui ont pour principal tort de ne pas élever leurs enfants comme j'éleve les miens. Condamner la société qui fabrique des exclus et se donne bonne conscience en offrant une école alibi qui ne sert à rien et surtout pas à sortir de l'exclusion (ou alors de manière si exceptionnelle qu'on considère encore aujourd'hui comme un héros celui qui est issu de milieu pauvre et qui a réussi).

Toujours je me sens agressé. D'abord parce que trop souvent je suis confronté à l'insupportable. Comment fait l'infirmier du service des grands brûlés pour ne pas s'évanouir quand arrive une nouvelle victime ? Il se concentre sur sa tâche, il agit en professionnel et il se fixe sur les actes à accomplir pour ne pas voir l'horreur du spectacle qu'il a sous les yeux. La plupart du temps, c'est ce que j'essaie de faire, toutes proportions gardées, à mon niveau. Je me concentre sur la difficulté *scolaire* et sur les moyens de la résoudre. Mais c'est la plupart du temps impossible. Pour résoudre les difficultés scolaires d'un enfant, on est bien obligé de regarder l'enfant, de regarder comment il vit, quels sont ses rapports au monde.

Et ce que je vois alors est dur. Ce n'est pas comme cela que je veux voir les enfants. Ce n'est pas ce qu'on m'a appris sur eux. Dans mon univers à moi, dans mon imaginaire, ma représentation du monde, ce n'est pas comme cela qu'un enfant doit vivre. Le décalage entre ce que j'imagine devoir être la vie d'un enfant et la vie des enfants dont j'ai la charge au quotidien est trop grand. Et il fait mal.

Je crois qu'il ne sera pas simple de faire comprendre combien c'est difficile d'être tous les jours face à des enfants qui sont avant tout des victimes. Je ne vais pas raconter leurs souffrances. Elles ne sont pas racontables. Depuis que je travaille au quotidien avec des enfants en difficulté scolaire j'ai croisé tellement d'histoires tellement laides qu'il m'arrive parfois d'espérer les oublier. Il y a ces enfants qu'on a retirés à leur famille : Sylvie, Amélie, Grégory, Augustin, Bérangère, Geoffrey après un viol ; Sandra, Sandrine, Steven, Kévin après les coups ; Sabrina parce qu'elle mourait littéralement de faim. Et puis il y a Aurélie que le papa est venu rechercher à l'hôpital parce que ce n'était pas si grave que cela et qui est morte deux mois plus tard. Et puis il y a Vanessa qui a, d'après le juge, été victime « d'actes de barbarie ». Et puis il y a Johnny². Et puis il y a tous les autres, mal lavés, mal soignés, mal nourris mais qui restent chez eux parce qu'ils ne sont pas trop mal aimés.

C'est insupportable. Ecrire aujourd'hui cet article m'oblige à revenir sur tout cela, à revoir tous ces visages, ces drôles de sourires. C'est une chose qu'en général je m'évertue à ne pas faire, parce que le sentiment profond de désespoir que tout cela me laisse est intolérable. Je le fais aujourd'hui tout en sachant que c'est inutile, que cela ne changera rien et que je ne serai de toute façon pas compris. Moi même, je continue encore aujourd'hui à me dire que tout cela ne peut pas être vrai.

Tant mieux d'ailleurs. Tant que cette extrême violence continuera à me paraître invraisemblable, tant que je pourrai me persuader que toutes ces abominables histoires qui vous éclatent parfois à la figure comme des bombes sont marginales et exceptionnelles, je ne me résignerai pas à les banaliser.

Je suis beaucoup plus inquiet, par contre, lorsque je songe à tout ce que justement je considère aujourd'hui comme banal. Je conçois parfaitement que mes propos puissent paraître extrêmement choquants. Voilà un instituteur qui raconte qu'il est très régulièrement confronté à des histoires d'enfants maltraités et qui dit que tant que cela le révolte il ne s'inquiète pas. Entendons-nous bien : j'ai parfaitement conscience que c'est infiniment égoïste mais le sujet de cet article n'est pas la violence dont sont victimes les enfants mais celle dont JE suis victime. Je prie humblement le lecteur de m'en excuser mais je parle ici de moi. Parce que je suis instituteur et que je suis témoin régulièrement de la souffrance de mes élèves et parce que cela ne peut pas me laisser intact, j'essaie en quelque sorte de faire le bilan des séquelles de cette confrontation à la violence. Et j'espère qu'on me pardonnera de considérer comme positif que je ne me sois pas, au bout de huit ans d'enseignement spécialisé, laissé aller à la résignation.

Et si comme je le disais plus haut, il est très facile d'expliquer pourquoi je ressens comme une violence et une agression d'être le spectateur régulier de toutes sortes de maltraitements, il m'est beaucoup plus difficile d'expliquer ce que je pourrais appeler l'agression quotidienne.

La maltraitance avérée, même si elle est beaucoup trop fréquente, ne constitue pas malgré tout mon lot quotidien. Par contre, je suis, au quotidien, confronté à une autre façon de vivre. Cela pourrait être amusant, ou formateur. Ça l'est d'ailleurs.

2. Voir *Recherches* n° 19, *Comprendre*.

Mais je n'aime pas cette idée qui m'effleure parfois que je suis une sorte d'ethnologue qui cherche à comprendre un autre mode de vie. Je n'aime pas la condescendance que cette idée implique. Tout comme je n'aime pas l'idée avancée un jour par un collègue que l'école à Fresnes est un des derniers îlots de civilisation et de citoyenneté au milieu d'un monde en déroute. Le côté colon sûr de son bon droit entouré de sauvages me fait un peu froid dans le dos.

Il reste cependant que ce genre de pensée ne viendrait pas sans ce fossé que l'on est obligé de constater entre l'école, ce qui s'y dit et ce qui s'y fait, et le monde du dehors.

Je ne pense pas que l'école détienne une vérité, je ne crois pas non plus qu'elle soit particulièrement dans l'erreur. Je dis simplement que quelque chose ne va pas.

Ce qui ne va pas, ce qui ne me va pas, c'est que normalement, mon métier c'est la pédagogie. Ma tâche c'est d'aider des enfants à acquérir les « savoir-lire de base ». Point c'est tout. Ma réflexion professionnelle ne devrait porter que là-dessus. Je devrais consacrer toute mon énergie à me tenir au courant des dernières innovations didactiques, passer du temps à peaufiner la préparation des séquences de classe, évaluer le plus finement possible les acquis scolaires de mes élèves et bâtir pour chacun d'eux un projet d'aide individualisée où seraient spécifiés des objectifs d'apprentissage précis. Bref, agir en pro de l'enseignement. Au lieu de cela je m'inscris à des colloques sur la grande pauvreté et à des stages sur la maltraitance.

Parce que tous les jours, j'ai mes élèves en face de moi. Parce que tous les jours je me sens débordé. Parce que très souvent je ne sais pas quoi faire, pas comment agir ou réagir. Parce que le temps passé à autre chose me « bouffe » le temps que je devrais passer à aider les enfants à développer des savoirs scolaires. Et parce que j'ai besoin d'outils pour garder l'impression que je maîtrise encore un petit peu tout cela.

Mais je n'exerce plus mon métier. On nous le répète suffisamment souvent : le seul rôle de l'école c'est d'apprendre aux enfants à parler, à lire, à écrire et à compter. Alors si c'est cela, je ne joue pas mon rôle. Je n'y arrive pas.

Pas à plein temps en tous cas. Un petit peu, par-ci par-là, quand tout va bien, quand ni les enfants ni moi n'avons plus rien d'autre à faire. Moi parce que j'ai fini d'écouter les histoires des parents, les histoires des enfants, de limiter les bagarres, de râler contre les gros mots, de rappeler la « loi », de moucher les nez, de me battre contre les poux, contre les absences sans motifs, de soigner les bobos au genou ou à l'âme, de faire office de papa, de maman, de grand frère, d'assistant social, de médiateur. Eux parce qu'ils ont suffisamment mangé, suffisamment dormi, parce qu'ils n'ont rien de plus important à faire, rien de plus grave dans la tête ou dans le corps. De temps en temps nous sommes en phase. De temps en temps, je me transforme en instituteur.

Dans ces moments-là je me souviens d'une grande et belle idée. Celle d'une école où chacun est censé trouver les moyens de s'instruire, d'une école qui offre des chances à chacun d'évoluer, de grandir de devenir un homme libre et responsable, un citoyen. Une belle idée républicaine.

Un beau mensonge.